
Des antiquités égyptiennes au musée. Modèles, appropriations et constitution du champ de l'égyptologie dans la première moitié du XIX^e siècle, à travers l'exemple croisé du Louvre et du British Museum

Egyptian antiquities in the museum: models, appropriations and the constitution of the field of Egyptology in the first half of the nineteenth century, through the example of the Louvre and the British Museum

Juliette Tanré-Szewczyk



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cel/681>

DOI : 10.4000/cel.681

ISSN : 2262-208X

Éditeur

École du Louvre

Référence électronique

Juliette Tanré-Szewczyk, « Des antiquités égyptiennes au musée. Modèles, appropriations et constitution du champ de l'égyptologie dans la première moitié du XIX^e siècle, à travers l'exemple croisé du Louvre et du British Museum », *Les Cahiers de l'École du Louvre* [En ligne], 11 | 2017, mis en ligne le 26 octobre 2017, consulté le 17 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cel/681> ; DOI : 10.4000/cel.681

Ce document a été généré automatiquement le 17 septembre 2019.



Les *Cahiers de l'École du Louvre* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Des antiquités égyptiennes au musée. Modèles, appropriations et constitution du champ de l'égyptologie dans la première moitié du XIX^e siècle, à travers l'exemple croisé du Louvre et du British Museum

Egyptian antiquities in the museum: models, appropriations and the constitution of the field of Egyptology in the first half of the nineteenth century, through the example of the Louvre and the British Museum

Juliette Tanré-Szewczyk

- 1 Cet article se concentre sur les premières présentations muséales d'antiquités égyptiennes en France et en Angleterre. Issu de réflexions élaborées lors du séminaire *S'approprier le Louvre : deux siècles de relations muséales en France et en Europe*, il tente de discerner des particularismes nationaux et questionne les notions de modèles et d'appropriation de ces derniers. L'étude débute avec l'ouverture des premières salles spécifiquement dédiées à l'Égypte ancienne au British Museum en 1808, se poursuit avec une analyse de l'ouverture des salles Charles X pensées par Jean-François Champollion et s'achève avec l'évocation de la figure de Samuel Birch, conservateur chargé des antiquités égyptiennes au British Museum (1813-1885). Elle s'attache à comparer les dispositifs mis en place au British Museum et au Louvre, ainsi qu'à mettre en exergue les évolutions perceptibles dans la réception des objets égyptiens et dans les modes d'étude de ces collections. Cette période constitue en effet un moment clé dans l'histoire de l'égyptologie en Europe : celle à laquelle de grands ensembles d'objets

égyptiens rejoignent les collections des musées européens, et à laquelle l'égyptologie se constitue en tant que discipline.

L'Égypte entre au British Museum (1808-1823)

- 2 En 1807, un département des Antiquités est créé au British Museum, dont Taylor Combe est le premier conservateur. Sa tâche principale est de procéder à l'installation de deux grands ensembles d'œuvres nouvellement acquises, qui viennent s'ajouter au noyau historique du musée¹. Il s'agit des sculptures égyptiennes, saisies à la France à la suite du traité conclu en 1801², et des « Marbres Townley », sculptures gréco-romaines achetées à la famille Townley en 1805³. Ces nouvelles salles représentent une véritable nouveauté pour le British Museum qui, jusqu'à présent, proposait une muséographie de type « cabinet de curiosités », essentiellement centrée sur les collections d'histoire naturelle, héritage du legs Sloane⁴. Même si d'autres musées en Europe, comme le Vatican ou le Louvre, présentaient déjà ponctuellement quelques pièces égyptiennes, c'est le British Museum qui, le premier, présenta un ensemble significatif d'antiquités égyptiennes au public dès 1808.

L'ouverture de la Townley Gallery (1808-1818)

- 3 Le contenu et les dispositifs muséographiques de ces salles ont peu varié entre 1808 et 1818. Les guides du musée, publiés dès cette époque sous le nom de *Synopsis of the Contents of the British Museum*, nous permettent de mieux recomposer le parcours de visite et la disposition des œuvres⁵. L'installation des pièces au sein de ces salles fut guidée par des considérations visuelles et esthétiques. L'architecte des galeries, George Saunders, imagina un projet architectural complet, où la symétrie était recherchée jusque dans la disposition des œuvres⁶. Les décisions plus précises sur la disposition des pièces au sein des salles furent prises par Henry Tresham, professeur de peinture à la Royal Academy, et Richard Westmacott, sculpteur et professeur à la Royal Academy⁷. Le fait que l'équipe du département des Antiquités n'ait pas été associée à l'agencement des collections révèle que ces objets étaient traités prioritairement sous un prisme esthétique, et non comme des sources d'informations historiques⁸. À partir de 1819, l'agencement d'origine fut fortement modifié par l'afflux de nouvelles collections, qui durent trouver leur place dans des salles égyptiennes déjà denses. Apparaissent ainsi dans le *Synopsis of the Contents of the British Museum* de 1819 le buste de la statue colossale de Ramsès II, dit *Le Jeune Memnon* (EA19), déplacé par Giovanni Belzoni et offert au musée par Henry Salt et Ludwig Burckhardt⁹, ainsi qu'un ensemble d'antiquités provenant des fouilles de Salt et de Giovanni Battista Caviglia sur le site de Gizeh¹⁰. Ces pièces peuvent être vues comme un avant-goût de la première collection que Salt tenta, dès 1818, de vendre aux *Trustees* du British Museum ; la vente fut finalement conclue en 1823.

Une accumulation de pièces égyptiennes « sans réceptacle » (1823-1834)

- 4 La lecture des guides laisse transparaître l'ajout en 1823-1824 de nombreuses pièces de grandes dimensions provenant de la collection Salt, notamment le buste colossal

d'Aménophis III, placé face à celui du Jeune Memnon. Cela permit de restaurer la symétrie qui avait guidé l'installation originale des pièces, perturbée par l'arrivée de cette pièce colossale alors sans équivalent dans les collections du musée (fig. 1). Il ne semble pas y avoir eu à cette époque de recherches particulières pour exposer les antiquités égyptiennes d'une manière qui leur soit spécifique : elles devaient intégrer l'existant, même si celui-ci n'était pas nécessairement le plus adapté¹¹. À la lecture des *Synopsis of the Contents*, on ne décèle pas le souci de présenter les pièces au public de manière chronologique, contextuelle ou thématique. La connaissance, très parcellaire à l'époque, de la civilisation égyptienne ne permettait certainement pas une classification très précise, mais la muséographie aurait pu, en particulier pour les pièces nouvellement acquises, s'attarder davantage sur le contexte et la provenance, d'après les éléments indiqués par les donateurs ou vendeurs. Un article du *Gentleman's Magazine* de 1822 déplore d'ailleurs le manque d'organisation dans la présentation de ces salles égyptiennes¹². L'auteur de ces lignes livre des considérations singulières pour l'époque, en comparaison du discours habituellement tenu sur les antiquités égyptiennes, insistant sur les provenances géographiques des pièces, appelant à la mise en place d'une classification et d'une disposition qui seraient dignes de leur valeur, et saluant le goût qui a présidé à leur sélection.

Fig. 1



Anonyme, *A Room in the Sculpture Gallery of the British Museum. February 1820. From a sketch taken on the spot in September 1819* [titre inscrit], 1820, aquarelle sur papier, H. 36,1 cm – Londres, British Museum, Department of Prints and Drawings, n° 1881,1112.137

© THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM

Au Louvre : de la Salle de l'Isis au Musée égyptien de Champollion (1818-1828)

- 5 Alors que le British Museum ouvre dès 1808 deux salles entièrement dédiées à l'Égypte ancienne, il faut attendre 1818 pour qu'une salle « égyptienne » soit créée au Louvre, la « Salle de l'Isis ou des Monuments égyptiens »¹³. Le guide des salles dédiées aux antiques au Louvre offre une description assez précise de la physionomie de cette salle « égyptienne » et des objets qui y étaient présentés¹⁴. Vingt-trois objets s'y déployaient autour d'une statue romaine d'époque impériale donnant son nom à la salle. Conformément aux désignations alors en vigueur, cette « Isis » était en réalité une statue de divinité anthropomorphe à tête de lionne, représentant la déesse Sekhmet. Les objets qui l'entouraient étaient principalement des objets égyptisants de l'Antiquité romaine, mêlés de quelques originaux égyptiens, collectés à Rome. Le Louvre apparaissait alors très en retrait sur le plan de la présentation de productions issues de l'Égypte ancienne, en comparaison des salles égyptiennes mises en place outre-Manche.

Museo Egizio de Turin : un précurseur du Louvre (vers 1824)

- 6 Au début des années 1820 apparut dans le paysage des érudits s'intéressant à l'Égypte ancienne un jeune linguiste, Jean-François Champollion. Conscient que ses théories devaient être nourries et précisées par l'étude de nombreux documents écrits, Champollion se rendit en 1824 à Turin pour y étudier la collection Drovetti¹⁵. Quelques jours après son arrivée, il écrivit une note au ministre de l'Intérieur de Sardaigne, le comte Roget de Cholex, sur la méthode qu'il conviendrait d'adopter pour s'occuper au mieux de cette collection¹⁶. La méthodologie préconisée pour l'étude et le classement de ces objets contenait déjà en germe les principes qui présideront à la création des salles égyptiennes du musée Charles X¹⁷. Il soulignait ainsi la nécessité de mettre en place une classification, afin que ce musée ne soit pas « comme beaucoup de musées, une espèce de magasin, où les objets sont entassés sans ordre et placés sans relation les uns avec les autres ». Il poursuivait en indiquant que « les monuments Égyptiens se prêtent bien mieux que ceux des Grecs et des Romains à une classification à la fois méthodique et scientifique ». Il fallait, selon lui, s'appuyer sur les inscriptions que portent les objets et, en conséquence, les classer en trois catégories : monuments religieux, monuments historiques et monuments funéraires. Ces trois sections sont celles qui seront mises en place quelques années plus tard au sein du Louvre.

Le Musée égyptien, à la frontière entre musée de beaux-arts et musée d'histoire

- 7 Dans ces années 1820, les frères Champollion œuvraient à la constitution des collections d'un futur musée égyptien installé au Louvre. Dans les débats qui accompagnent alors l'acquisition de ces collections, une grande tendance se dessine, celle de l'opposition entre beaux-arts et histoire des civilisations¹⁸. Avec l'irruption de ces collections, jugées plus intéressantes du point de vue de l'histoire que de l'art, c'est une transformation du dessein d'origine du Louvre qui était à l'œuvre. Cela fait écho aux réflexions qui avaient présidé au refus de la collection Drovetti, proposée à la vente

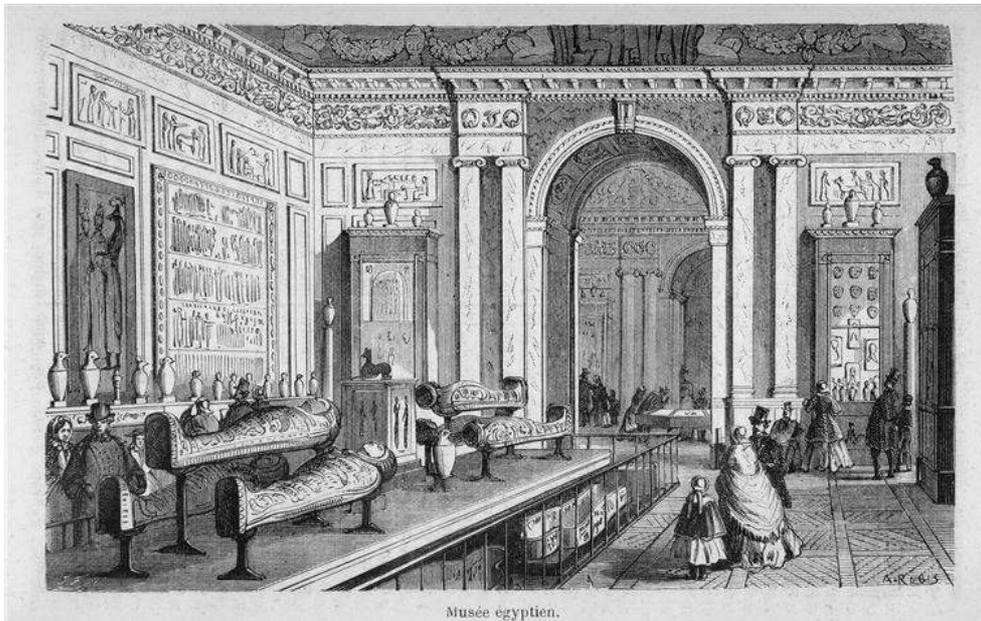
vers 1821¹⁹. Les collections égyptiennes acquises en 1825-1826 ont finalement induit une modification majeure dans la destinée du Louvre et dans la perception du musée en général, parfaitement explicitée par André d'Audebort, baron de Férussac, proche et défenseur des Champollion :

Les améliorations que j'ai l'honneur de vous proposer sont la conséquence du nouveau caractère que va recevoir le Musée du Louvre, par suite de l'acquisition des magnifiques collections achetées à M. Durand et à M. Santoni. En effet, le musée ne peut plus dès lors être considéré comme le temple des Beaux-Arts, il devient aussi celui des Lettres et de l'Histoire ; cette foule de monuments des mœurs, des usages, de religion, des sciences de l'antiquité, qui vont y être réunis, lui donne un nouvel aspect, nécessite quelques modifications de son organisation et l'adjonction d'un homme habile dans l'arrangement et la conservation des monuments²⁰.

Le musée Charles X et les principes muséologiques de Champollion

- 8 En effet, les frères Champollion, mus par un même élan, allaient exprimer des théories muséologiques tout à fait nouvelles, déjà sous-jacentes quelques mois plus tôt lorsque Jean-François étudiait la collection Drovetti à Turin. Champollion obtint finalement, après plusieurs mois de tractations conduites par son frère resté en France, le poste qu'il convoitait, celui de conservateur chargé des Antiquités égyptiennes du Louvre²¹. Quatre salles furent alors attribuées au Musée égyptien, au premier étage de l'aile sud de la Cour carrée. La première salle que les visiteurs traversaient en arrivant de l'escalier de la colonnade était une salle consacrée au monde funéraire, de même que la troisième salle. La deuxième salle était quant à elle dénommée salle civile et la quatrième, salle des dieux. Chacune de ces trois sections avait été subdivisée en séries par Champollion, séries qui apparaissent dans le guide publié à l'occasion de l'ouverture des salles²² (fig. 2). Alexandre Lenoir publia en 1828 un examen détaillé dans lequel les mérites de la muséographie mise en place par Champollion sont vantés²³. Lenoir y souligne qu'une des conditions du succès de l'entreprise était « l'adoption d'un mode de classement convenable pour l'exposition d'une série si variée de monuments de tout genre. » Il salue la « classification tout à fait méthodique, et dont aucune collection d'antiquités n'a encore donné l'exemple ». Tous les détails de la muséographie avaient été minutieusement pensés par Champollion, jusqu'à l'apparence des socles, ainsi que le souligne une lettre qu'il adresse à l'abbé Gazzera en septembre 1827²⁴.

Fig. 2



Augustin Régis, *La Salle funéraire égyptienne du Musée Charles X. Planche du guide d'Adolphe Joanne, Paris illustré. Nouveau guide de l'étranger et du Parisien, Paris, 1863, Gravure, 1863 – musée du Louvre.*

Le British Museum dans les années 1830-1850 : échanges et influences d'un modèle Louvre ?

- 9 Les mots d'Alexandre Lenoir font écho aux critiques formulées dans le *Gentleman's Magazine* de 1822 : Jean-François Champollion a fait au Louvre ce qui n'avait jamais été entrepris dans un musée d'antiquités jusqu'à présent, en présentant les collections selon une classification méthodique. Pour autant, ce modèle s'est-il exporté et peut-on en déceler des influences outre-Manche ? Ce qui est certain, c'est que, tout comme le Louvre, le British Museum fit dans le deuxième quart du XIX^e siècle l'acquisition d'un nombre très important d'objets égyptiens, en particulier lors de la vente de la collection de Joseph Sams en 1834 et la vente posthume de la troisième collection d'Henry Salt, en 1835.

La troisième collection Salt : mise en place d'une politique d'acquisition ?

- 10 Quelques jours avant sa mort le 30 octobre 1827, Henry Salt envoya à Livourne, aux bons soins de son beau-frère, Pietro Santoni, une nouvelle collection²⁵. Elle fut, on le suppose, enrichie des objets encore en possession de son agent Giovanni d'Athanas, collectés dans les semaines précédant la mort du consul, avant d'être vendue aux enchères à Londres fin juin-début juillet 1835²⁶. Cette collection attira l'attention des *Trustees* du British Museum, qui mirent en place un comité d'évaluation destiné à confirmer l'intérêt scientifique de la collection. Parmi les avis réunis, ceux de John Gardner Wilkinson et Lord Prudhoe sont particulièrement éclairants. Wilkinson vanta ainsi l'intérêt de cette collection et souligna qu'elle comportait les objets recherchés par chaque musée en ce qu'ils permettaient d'éclairer les us et coutumes des anciens

Égyptiens²⁷. Lord Prudhoe mit également en avant l'intérêt de la collection pour la connaissance de la vie quotidienne des Égyptiens et précisa que cette collection contenait précisément les objets qui manquaient alors au British Museum²⁸. Apparaît ici en filigrane l'idée de compléter une collection par l'acquisition d'ensembles qui lui font défaut, afin d'illustrer tous les aspects de la civilisation égyptienne. Nous sommes bien loin des débats qui ont agité les *Trustees* lors de l'achat de la première collection Salt, sur les mérites comparés de la sculpture égyptienne et de la sculpture gréco-romaine. Entre-temps, la discipline égyptienne s'est constituée autour de l'interprétation et de la compréhension des objets, en particulier en s'appuyant sur l'étude des inscriptions²⁹. L'arrivée massive en Europe de ce matériel pour l'étude de la civilisation égyptienne a permis la constitution du champ disciplinaire de l'égyptologie. En France, Jean-François Champollion devint, en particulier avec sa nomination au Louvre en 1826, l'acteur principal de cette discipline dans les années 1820-1830. On peine rétrospectivement à lui associer un homologue anglais pour cette période. Pietro Santoni, beau-frère d'Henry Salt, regrettait qu'Henry Salt ait été écarté alors même qu'il aurait pu, à ses yeux, avoir un rôle aussi déterminant en Angleterre que celui joué par Champollion en France³⁰.

Samuel Birch, premier égyptologue en poste au British Museum

- 11 Ainsi que le sous-entendait Pietro Santoni, il faut souligner le relatif immobilisme du British Museum dans la mise en valeur de sa collection égyptienne entre 1808 et 1837. Premier musée d'Europe à dédier des salles spécifiques à la présentation de pièces égyptiennes, il n'a ensuite que peu repensé sa présentation et ne s'est appuyé que très tardivement sur un personnel dédié³¹. Ce n'est en effet qu'avec l'arrivée au British Museum de Samuel Birch en 1836 qu'un véritable intérêt pour l'étude de ces collections émergea. Birch était notamment chargé de réorganiser la présentation des antiquités égyptiennes à la suite des nombreux achats effectués par le musée dans les années 1830, en particulier lors de la vente Sams en 1834 et Salt en 1835³². Les collections furent alors déplacées dans la Smirke Gallery, où elles se trouvent toujours aujourd'hui ; progressivement, le nombre de salles augmenta jusqu'à atteindre six salles réservées à l'Égypte en 1856 (fig. 3).

Fig. 3



Anonyme, *The British Museum: the Egyptian Room, with visitors*. Planche de *The illustrated London news*, 13 février 1847, p. 108, gravure sur bois, H. 12,2 cm ; L. 15,4 cm – Londres, Wellcome Library, no. 38444i

© Wellcome Library, London

Fortement nourri des écrits de Champollion relatifs à la langue égyptienne³³, Samuel Birch a-t-il également été influencé par le Français dans sa manière de classer et de présenter au public les collections égyptiennes du British Museum ?

Des appropriations du modèle mis en place par Champollion pour le Louvre ?

- 12 Il est avéré que la classification de Champollion a eu une certaine influence sur la structuration des catalogues de collection en France³⁴. Un exemple particulièrement explicite est celui du catalogue de vente de la collection Anastasi, rédigé par François Lenormant³⁵. Dans l'introduction à ce catalogue, l'auteur écrit : « Pour décrire cette collection, j'ai suivi l'ordre adopté par Champollion dans sa *Description du musée Charles X*, en ajoutant seulement, à l'exemple de M. le vicomte de Rougé, une section spéciale pour les monuments qui portent des cartouches royaux. » Le catalogue s'organise effectivement selon les catégories suivantes : « monuments de grande dimension », « monuments funéraires », « monuments religieux », « monuments portant des noms royaux », « monuments de la vie civile ». À l'intérieur de ces domaines, les objets sont classés par typologies.
- 13 Cette structuration extrêmement rigoureuse ne se retrouve à ma connaissance ni dans les catalogues de vente ni dans les catalogues de collections, publiques ou privées, en Angleterre, alors qu'elle semble courante en France à cette période. Par exemple, dans le premier guide spécifiquement dédié aux salles égyptiennes du British Museum que

Samuel Birch publie en 1874³⁶ apparaît une première grande section « Pantheon » (pp. 11-12). Cette appellation est alors couramment utilisée pour désigner ce qui a trait aux dieux et pourrait s'approcher de la Salle des dieux de Champollion. Mais on ne retrouve pas de division pour le civil et le funéraire ; les sections deux et trois du guide correspondent aux salles du musée : « First Egyptian Room » (pp. 12-82) et « Second Egyptian Room » (pp. 83-125). Dans le corps du texte, Birch fait référence à une « Sepulchral section », mais celle-ci n'apparaît pas comme une section identifiée du guide. Le sentiment qui en ressort est la volonté de Samuel Birch de faire cohabiter un classement intellectuel, qui s'approche de celui de Champollion, et un classement physique des objets. Le guide déroule donc un descriptif suivant l'ordre dans lequel les objets sont présentés et inclut des références à des grandes catégories « intellectuelles », ces catégories ne se reflétant pas dans la structuration du guide car les œuvres ne sont pas, contrairement à celles du Louvre, organisées au sein des salles selon ces catégories.

- 14 Un guide d'une collection privée peut également éclairer les pratiques de Samuel Birch, celui de la collection d'Alnwick Castle – collection privée de Lord Prudhoe – qu'il publie en 1880³⁷. Dans la préface, Birch indique qu'une classification des objets selon un certain ordre est nécessaire pour établir une conception définie de la pensée égyptienne. Cette classification doit comprendre trois sections : la mythologie ou religion des Égyptiens, les objets de la vie civile et ceux qui illustrent les rites funéraires. Se retrouvent ici strictement les trois sections définies par Champollion. En revanche, le plan du guide ne reprend pas ces trois grandes parties, comme en témoigne la table des matières ; les objets sont décrits en vingt-huit sections sans hiérarchisation ou regroupements.

En conclusion

- 15 En étudiant les premières années des salles égyptiennes du British Museum et du musée du Louvre, deux exemples complémentaires et totalement différents s'offrent à nous. Cette vision distincte est le fait de plusieurs facteurs, notamment des circonstances matérielles ou de facteurs humains, qui ont contribué à forger, de chaque côté de la Manche, une vision distincte de l'Égypte ancienne auprès du grand public. Si la statuaire et l'aspect colossal de l'art égyptien ont très tôt été retenus comme des caractéristiques significatives et recherchées dans la constitution de ces deux collections, ces pièces n'ont pas été exposées de manière identique à Paris et à Londres. À Londres, elles ont constitué dès 1808 le cœur du parcours, les pièces de plus petites dimensions ayant longtemps été présentées à la marge. C'est encore, dans une moindre mesure, le parti pris muséographique retenu par le British Museum aujourd'hui, où les salles du rez-de-chaussée abritant sculptures et pièces architecturales monumentales accueillent le visiteur, tandis que les pièces de dimensions moindres sont toutes présentées au premier étage. Ce constat lucide d'un déséquilibre, avec une prédominance de l'art colossal au détriment des autres productions égyptiennes, a d'ailleurs été moteur dans la décision du British Museum d'acquérir largement lors de la vente Salt de 1835, ainsi que le laisse sous-entendre l'argumentaire de Sir John Gardner Wilkinson. À Paris en revanche, les espaces dévolus à la section égyptienne – au premier étage de l'aile est de la Cour carrée – ne permettaient pas la présentation d'objets pondéreux. Le projet de Champollion impliquait donc dès le départ la mise en

place de nouvelles salles au rez-de-chaussée pour exposer ces œuvres, un projet qui n'a été achevé qu'en juin 1849³⁸. C'est donc principalement autour des objets de petite taille et des salles Charles X que le département des Antiquités égyptiennes s'est initialement construit.

- 16 Par ailleurs, s'il s'avère délicat de distinguer une influence des travaux de Jean-François Champollion outre-Manche, cela semble également se vérifier ailleurs en Europe. Emmanuel de Rougé regrettait ainsi en 1850 que ni Naples, ni le Vatican, ni Londres, ni Berlin, ni Turin « ne possèdent encore de catalogues accompagnés d'explications³⁹ ». Il saluait toutefois le travail remarquable qui avait été conduit par Leemans pour le musée d'antiquités des Pays-Bas et par Migliarini à Florence, « à l'aide des notions dues à Champollion⁴⁰ ». Plus qu'un manque de perméabilité – évident au regard des rapports entretenus entre ces deux nations – l'héritage mince de Jean-François Champollion au Royaume-Uni est aussi à considérer de manière plus large ; au milieu de la période chronologique considérée, la figure de Jean-François Champollion apparaît singulière et sans véritable lendemain. Avec les avancées déterminantes qu'il a permises dans le déchiffrement des hiéroglyphes, mais aussi avec les principes de classification raisonnée des productions égyptiennes mis en place, Champollion a néanmoins contribué à constituer le terreau de la discipline égyptologique avec, comme support physique de ses théories, les salles qu'il a créées pour le Louvre. On peut à mon sens déceler une appropriation du modèle élaboré au sein du Louvre dans les années 1820 chez Samuel Birch une vingtaine d'années plus tard, à travers la manière dont il organise sa pensée et dans ses publications. Nourri par les écrits du Français, qu'il cite régulièrement dans ses publications relatives à la langue et à la civilisation égyptiennes, Birch s'est véritablement approprié les conceptions de l'Égypte ancienne de Champollion. Une étude détaillée reste à mener au niveau européen pour mieux évaluer les modalités d'étude et de réception des œuvres égyptiennes, notamment à travers une analyse des muséographies des premières salles dédiées aux antiquités égyptiennes dans les différents musées.

L'auteur souhaite remercier les organisateurs de ce séminaire, Mmes Claire Barbillon et Cécilia Hurley-Griener, pour l'École du Louvre, ainsi que Mme Françoise Mardrus et l'ensemble de la Direction de la recherche et des collections, pour le musée du Louvre. Des remerciements particulièrement chaleureux sont adressés à Mme Sylvie Guichard, pour nos discussions riches en enseignements et pour ses conseils, ainsi qu'au service des éditions de l'École du Louvre pour son aide dans la finalisation de cet article.

NOTES

1. Cette collection d'origine est constituée de quelques pièces provenant de la collection royale, mais surtout de l'ensemble qui a fondé le musée, la collection de Sir Hans Sloane léguée au roi en 1753. Sur les premières collections égyptiennes du British Museum, voir par exemple Stephanie Moser, *Wondrous Curiosities. Ancient Egypt at the British Museum*, Chicago, The University of Chicago Press, 2006, pp. 33-43 ou Alex Werner, « Egypt in London – Public and Private Display », in Jean-

- Marcel Humbert, Clifford Price (eds.), *Imhotep Today: Egyptianizing Architecture*, Londres, Routledge, 2016, p. 77.
2. Cf. S. Moser, *op. cit.* note 1, pp. 65-73.
 3. Cf. Brian Francis Cook, *The Townley Marbles*, Londres, The British Museum Press, 1985, *passim*.
 4. Cf. S. Moser, *op. cit.* note 1, pp. 43-53.
 5. Ces guides, publiés sur un rythme annuel, présentent de manière succincte les œuvres ou ensembles d'œuvres présentées et sont conçus comme des guides de visite que chacun pourra avoir sur lui lors de sa venue au musée. Ces guides, qui témoignent d'une réelle préoccupation de fournir des informations aux visiteurs, ont été édités par les *Trustees* dès 1808, cf. *Idem, ibidem*, p. 82.
 6. Des plans du bâtiment intégrant les œuvres ont été dessinés par l'architecte ; certains sont reproduits dans *Idem, ibidem*, p. 74.
 7. Cf. *Idem, ibidem*, p. 75.
 8. Cette tendance est également perceptible dans les débats qui accompagnent l'acquisition par le British Museum de la première collection Salt. Le consul suggère alors, pour convaincre les *Trustees*, de solliciter l'expertise d'artistes britanniques renommés, le peintre Henri Füssli, le sculpteur et dessinateur John Flaxman et le sculpteur Richard Westmacott. Cf. Juliette Tanré-Szewczyk, « Le panthéon égyptien d'Henry Salt. L'Égypte ancienne vue par un diplomate anglais », actes du colloque *L'objet égyptien, source de la recherche*, à paraître, Paris, éditions Khéops/École du Louvre.
 9. Les péripéties de Giovanni Belzoni pour déplacer cette statue colossale sont décrites dans de nombreux ouvrages. On pourra notamment en lire un récit vivant dans Stanley Mayes, *The Great Belzoni. The Circus Strongman who discovered Egypt's Treasures*, Londres, Tauris Parke Paperbacks, 2010, pp. 115-131 ou dans Deborah Manley, Peta Rée, *Henry Salt. Artist, Traveller, Diplomat, Egyptologist*, Londres, Libri, 2001, pp. 82-99.
 10. Patricia Usick, Deborah Manley, *The Sphinx Revealed, A Forgotten Record of Pioneering Excavations*, Londres, The British Museum Press, Research Publication, 164, 2007, *passim*.
 11. S. Moser, *op. cit.* note 1, pp. 107-110.
 12. *Gentleman's Magazine*, numéro 92, 1822, Londres, p. 351 : « *Several valuable remains or Egyptian statuary, sarcophagi, altars, columns, friezes, &c. have been recently brought to the British Museum, from Thebes, Memphis, and other parts of the Egyptian empire. They are at present dispersed in the Museum, till a receptacle is formed, for their classification and better disposition, worthy of their merit, and adequate to the taste displayed in their selection.* »
 13. Todd Porterfield, *The allure of empire: art in the service of French imperialism, 1798-1836*, Princeton, Princeton University Press, 1998, p. 91.
 14. Charles Othon Frédéric Jean-Baptiste de Clarac, *Description des Antiques du Musée Royal, commencée par feu M. le Chevalier Visconti ; continuée et augmentée de plusieurs tables, par M. le Comte de Clarac, conservateur des Antiques dudit Musée*, Paris, 1820, p. 153 sq.
 15. L'ancien Consul de France en Égypte Bernardino Drovetti avait présenté au roi Louis XVIII en 1818 sa collection mais s'est vu opposer un refus catégorique ; c'est finalement le prince de Piémont qui l'achète, pour l'installer à Turin. Sur ce sujet, voir par exemple Monique Kanawaty, « Vers une politique d'acquisitions : Drovetti, Durand, Salt et encore Drovetti », *Revue du Louvre*, n° 4, 1990.
 16. Note reproduite dans Hermine Hartleben, *Lettres de Champollion le Jeune, recueillies et annotées*, Paris, édition Ernest Leroux, 1909, vol. I, pp. 13-19
 17. Ceci a déjà été souligné à de maintes reprises ; cf. notamment Sylvie Guichard, *Notice descriptive des monuments égyptiens du Musée Charles X [Texte imprimé] / [rédigé par] Jean-François Champollion ; édition présentée et commentée par Sylvie Guichard*, Paris, Louvre éditions/éditions Khéops, 2013, pp. 35-36.

18. Dans les diverses prises de positions relatives à l'acquisition de la collection Durand, une voix intéressante s'élève, celle de Raoul Rochette, conservateur du cabinet des Médailles, voir Monique Kanawaty, « Pharaon entre au Louvre », cat. d'exp., *Mémoires d'Égypte. Hommage de l'Europe à Champollion*, Paris, Bibliothèque nationale, 17 novembre 1990-17 mars 1991, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1990, p. 152.

19. Par exemple, dans une lettre du général de Lauriston datée du 9 mars 1821, conservée aux Archives nationales et citée dans Monique Kanawaty, « Les principes muséologiques de Champollion », Actes de colloque, *Akten des vierten internationalen Ägyptologen Kongress – München 1985*, Tome 1, publiés sous la direction de Sylvia Schoske, Hamburg, Helmut Buske, 1988, p. 55 : « fort peu de ces objets trouveraient leur place au Musée Royal, qui est consacré aux chefs-d'œuvre, plutôt qu'aux curiosités de la sculpture. »

20. Lettre du Baron de Férussac conservée aux Archives nationales et citée dans Kanawaty, *Idem*, pp. 56-57.

21. Cf. l'arrêté royal promulgué par Charles X le 15 mai 1826, cité notamment par Monique Kanawaty, « Pharaon entre au Louvre », cat. d'exp., *Mémoires d'Égypte. Hommage de l'Europe à Champollion*, Paris, Bibliothèque nationale, 17 novembre 1990-17 mars 1991, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1990, p. 143.

22. La muséographie mise en place par Champollion a été étudiée dans le détail par Monique Kanawaty dans les années 1980, puis Sylvie Guichard a mené des recherches complémentaires qui ont abouti à la réédition de la notice de Champollion en 2013. Voir S. Guichard, *op. cit.* note 17, et S. Guichard, « Champollion, conservateur des monuments égyptiens », Actes du colloque *Autour de l'émergence de l'égyptologie (XVIII^e-XIX^e siècles)*, 17 janvier 2015, publiés sous la direction de Sydney H. Aufrère, Nîmes, Nombre 7, 2017, pp. 127-149. Il est à noter que n'est malheureusement conservée aucune représentation figurée des salles au moment de leur ouverture. La plus ancienne estampe représentant ces salles connue à nos jours est datée de 1863 (fig. 2).

23. Alexandre Lenoir, *Examen des nouvelles salles du Louvre, contenant les antiquités égyptiennes, grecques et romaines*, Paris, C. Farcy, 1828. Par ailleurs, un premier compte-rendu, paru dans la *Revue encyclopédique* en 1827 sous la plume de Nestor L'Hôte, décrivait précisément les différents chapitres de la notice.

24. Lettre reproduite dans H. Hartleben, *op. cit.* note 16, vol. I, pp. 420-421 et citée dans M. Kanawaty, *op. cit.* note 19, p. 58 et dans S. Guichard, *op. cit.* note 17, p. 49.

25. Cet envoi est annoncé par Henry Salt dans une lettre qu'il écrit à Pietro Santoni le 7 octobre 1827, cf. John James Halls, *The Life and Correspondence of Henry Salt, Esq.*, Londres, Richard Bentley, vol. II, 1834, pp. 275-276 .

26. Cf. le catalogue de la vente organisée par la maison Sotheby's : *Catalogue of the Highly Interesting and Magnificent Collection the Property of the Late Henry Salt, Esq., His Britannic Majesty's Late Consul General in Egypt*, Londres, J. David, 1835.

27. Cf. Original Letters and Papers Vol. XII (Oct. 1834-June 1835), fonds des archives centrales du British Museum, lettre de John Gardner Wilkinson datée du 9 juin 1835 adressée aux *Trustees* du British Museum.

28. Cf. Original Letters and Papers Vol. XII (Oct. 1834-June 1835), fonds des archives centrales du British Museum, lettre de Lord Prudhoe datée du 23 juin 1835 adressée aux *Trustees* du British Museum .

29. Henry Salt avait perçu l'intérêt des inscriptions pour comprendre la civilisation égyptienne, ainsi qu'il l'indiquait en ces termes dans sa correspondance : « this knowledge is only to be acquired by [...] learning to decypher monograms. », cf. J. J. Halls, *op. cit.* note 25, vol. II, p. 42.

30. Lettre de Pietro Santoni à Bingham Richards datée du 12 avril 1826 et citée dans J. J. Halls, *op. cit.* note 25, vol. II, p. 264 : « As to the Directors of your Museum, they have, in truth, conducted themselves very ill, in every respect, with regard to our friend. Salt might well have been to his own country what Champollion is to France. His acquirements and talents are, however, known and esteemed by

foreigners. ». Sur la question de la postérité de Jean-François Champollion en France et à l'étranger, voir notamment Jean Leclant, « Champollion, Bunsen, Lepsius », Actes du colloque *Karl Richard Lepsius (1810-1884)*, 10 juillet-12 juillet 1984, publiés sous la direction de Elke Freier et Walter F. Reineke, Berlin, Akademie-Verlag, Schriften zur Geschichte und Kultur des Alten Orients, 20, 1988, pp. 53-59.

31. Il peut d'ailleurs être intéressant de noter qu'à cette période, il existe au British Museum un unique département des Antiquités, auquel est rattaché Samuel Birch, les civilisations égyptiennes et proche-orientales ne prenant leur indépendance par rapport à l'antiquité classique qu'en 1866, date de création d'un département des Antiquités orientales avec Birch à sa tête. De la même manière au Louvre, depuis le décès de Champollion en 1832, la seconde division des antiquités a perdu son autonomie pour être placée sous le contrôle du conservateur des Antiques de la première division ; ce n'est qu'avec Emmanuel de Rougé en 1849 que le département des Antiquités égyptiennes renaîtra. Sur le successeur immédiat de Jean-François Champollion au Louvre, voir Monique Kanaway, « Un conservateur des antiquités égyptiennes méconnu, Jean-Joseph Dubois », *Göttinger Miszellen*, n° 51, 1981, pp. 91-105 et Juliette Tanré, « La restauration des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre. Le cas de Jean-Joseph Dubois », *Ricerche di Storia dell'arte*, vol. 100, 2010, pp. 49-51.

32. Les *Synopsis of the Contents* de ces années font état de l'arrivée de ces œuvres et de ces réinstallations.

33. Comme Rosalie David le souligne, Birch fut l'un des partisans des théories de Champollion en Angleterre : « Gradually, therefore, Champollion's system gained acceptance. Even while scholars were debating the rival systems, Samuel Birch (1813-1885), Keeper of Oriental Antiquities at the British Museum, supported Champollion's results and ensured that they gained credibility in Britain. », cf. Rosalie David, *The Experience of Ancient Egypt*, Londres, Routledge, 2000, p. 80.

34. Cf. S. Guichard, *op. cit.* note 17, p. 65.

35. François Lenormant, *Catalogue d'une collection d'antiquités égyptiennes, par M. François Lenormant. Cette collection... rassemblée par M. d'Anastasi,... sera vendue aux enchères publiques... les... 23... 24... 25... 26... 27 juin 1857*, Paris, de Maulde et Renou, 1857.

36. Samuel Birch, *Synopsis of the contents of the British Museum. Department of Oriental antiquities, first and second Egyptian rooms*, Londres, William Clowes and Sons, 1874.

37. Samuel Birch, *Catalogue of the collection of Egyptian antiquities at Alnwick castle*, Londres, R. Clay sons and Taylor printers, 1880.

38. Cf. S. Guichard, *op. cit.* note 17, pp. 50-51.

39. Emmanuel De Rougé, « Rapport adressé à M. le Directeur Général des musées nationaux sur l'exploration scientifique des principales collections égyptiennes renfermées dans les divers musées publics de l'Europe », Extrait du *Moniteur Universel des 7 et 8 mars 1851*, Paris, 1851, p. 3.

40. *Idem, ibidem*, p. 4.

RÉSUMÉS

Cet article s'attache aux premières présentations muséales d'antiquités égyptiennes en France et en Angleterre avec, comme angle de réflexion, la question de l'existence de modèles et de leur appropriation. Cette étude débute avec l'ouverture des premières salles spécifiquement dédiées à l'Égypte ancienne au British Museum en 1808 et s'achève avec l'évocation de la figure de Samuel

Birch, conservateur en charge des antiquités égyptiennes au British Museum (de 1836 à 1885). Elle s'attache à une comparaison des dispositifs mis en place au British Museum et au Louvre, ainsi qu'à la mise en exergue d'évolutions perceptibles dans la réception des objets égyptiens et dans les modes d'étude de ces collections. Elle permet de mettre en évidence le peu de perméabilité entre modèle anglais et modèle français dans la première moitié du XIX^e siècle ; au milieu de la période chronologique considérée, la figure de Jean-François Champollion apparaît singulière et sans lendemain immédiat.

This article focusses on the museum displays of Egyptian antiquities both in France and in the United Kingdom; the subject is addressed from the perspective of appropriation processes of models. This study begins with the 1808 opening of the Townley Gallery, first museum rooms fully-devoted to Ancient Egypt, in the British Museum, and ends with Samuel Birch, curator in charge of Egyptian antiquities in the BM from 1836 to 1885. It aims to compare the British's and Louvre's displays and to point out changes and new trends in the way Egyptian collections were regarded by the public and studied by the scholars. This study highlights that English and British models were scarcely likely to influence each other in the first half of the nineteenth-century; what Jean-François Champollion sets out for the Louvre seems to have been a singular experience which was not followed by obvious cases of appropriation.

INDEX

Keywords : Egyptian antiquities, Musée du Louvre, British Museum, Jean-François Champollion, Samuel Birch

Mots-clés : Antiquités égyptiennes, Musée du Louvre, British Museum, Jean-François Champollion, Samuel Birch

AUTEUR

JULIETTE TANRÉ-SZEWCZYK

Après des recherches conduites en master autour de l'histoire de la restauration des antiquités égyptiennes, Juliette Tanré-Szewczyk étudie les collections du consul Henry Salt – en poste en Égypte de 1816 à 1827 –, dans le cadre d'un doctorat codirigé par M. Didier Devauchelle et Mme Hélène Guichard (université de Lille et École du Louvre). Particulièrement intéressée par une approche de l'égyptologie centrée sur l'étude de l'objet et par l'histoire des collections égyptiennes, elle a été l'une des co-organisateurs du colloque qui s'est tenu à l'École du Louvre en 2015, *L'objet égyptien, source de la recherche*. Conservatrice du patrimoine depuis 2013, elle poursuit sa pratique de l'égyptologie dans le domaine muséal. Elle a notamment assisté la conservatrice chargée des nouvelles salles égyptiennes de la section « Orient méditerranéen dans l'Empire romain » du Louvre en 2012. Ce projet a conforté son intérêt pour les époques tardives, en particulier dans le domaine des pratiques funéraires.

After research for a master's degree in the history of restoration and conservation practices on Egyptian antiquities, Juliette Tanré-Szewczyk studied the collections of the consul Henry Salt – posted to Egypt from 1816 to 1827 – in the framework of a PhD co-supervised by Didier Devauchelle and Hélène Guichard (Université de Lille and the École du Louvre). Particularly interested in an object-based approach of Egyptology and in the history of the Egyptian collections, she was one of the co-organisers of the conference held at the École du Louvre in

2015, *L'objet égyptien, source de la recherche*. Curator since 2013, she has pursued her practice of Egyptology in the museum field. She assisted the curator in charge of the new Egyptian rooms of the "Eastern Mediterranean in the Roman Empire" section at the Louvre in 2012. The project confirmed her interest in later periods, particularly in the domain of funerary practices.